

Une fois, j'essaie de casser le huis clos. Ça se passe dans une structure où je dois faire un bilan professionnel. C'est mon cap emploi¹ qui m'a envoyée. Je me souviens de tout, même de l'odeur dans le moment juste après dans la rue, ça sentait les fleurs des arbres et le métal de la barre sur laquelle je m'étais appuyée, le corps secoué de soubresauts avant de remonter mon nez et mes larmes en coulures. Dans cette structure, je suis accompagnée par une équipe dite pluri-professionnelle qui a pour mission d'orienter mes perspectives pour la recherche d'emploi. J'ai une série de rendez-vous, des tests, l'un d'eux consiste à nous faire une réunion de deux heures entre nous pour voir comment on se tient en groupe. Deux psychologues sont là, l'une d'elles anime le moment pour nous cadrer pendant que l'autre observe et prend des notes. Ils nous évaluent comme des rats dans un laboratoire, ils nous positionnent sur des grilles de notation, ils font des estimations de nos capacités. Je me prête à toutes ces mises en situation sans trop de difficulté, j'en ai vu d'autres, mais une épreuve me terrorise... C'est un rendez-vous avec un psychiatre qui est censé donner son avis sur la compatibilité entre l'état de ma santé mentale et une vie professionnelle. Je ne vois plus de psychiatre, j'ai besoin de me protéger, j'ai du stress post-traumatique plein le ventre qui remonte par rapport à la profession. Je le dis à la psychologue mais elle m'explique que ce rendez-vous est obligatoire, qu'on ne peut pas choisir la prestation à la carte et envoie le discours sur le rôle de l'équipe pluri-de-mon-cul.

1 Mon pôle emploi de handi meuf.

Le jour arrive, j'ai le bide en poings, l'angoisse collée jusque dans les cheveux. Pour arriver à me confronter à l'épreuve je suis venue avec une amie. Ça n'est pas un rendez-vous médical, il n'est absolument pas là pour du soin. Je me répète qu'il faut juste que je lui raconte mon historique professionnel, l'impact de mes soucis de santé et comment je vois les choses aujourd'hui pour arriver à retravailler. Mon amie sera ma béquille je serai moins paralysée par la peur. Je vais penser à comment elle regarde ma vie, c'est un regard positif ça va m'aider pour parler de tout ça. C'est parti : entrer, se signaler au guichet, attendre que le médecin arrive. Il vient rapidement, il m'appelle, je m'approche, je lui annonce que je suis accompagnée pour mon rendez-vous et lui présente mon amie. Il refuse qu'elle vienne avec nous. Je lui explique que je suis venue avec elle car j'ai signalé que j'ai du stress pour l'exercice et que sa présence va me rassurer, il maintient que ce n'est pas possible qu'elle assiste à mon entretien. Je me concentre, je tiens bon. Debout, en plein milieu des autres personnes qui attendent, je dois oublier la honte et insister en expliquant que je suis tellement angoissée que je ne me sens pas capable de faire le rendez-vous seule. Mon amie est tout près de moi je la sens dans mon épaule gauche, c'est parce qu'elle est là que j'ai les moyens de tenir bon sinon je n'aurais pas réussi. Comme je tiens ma demande, lui commence à avoir le mauvais rôle... Autant mes arguments s'entendent, autant lui n'appuie son refus sur aucune raison solide, et plus la scène dure, plus il passe pour ce qu'il est : une personne en situation de pouvoir en train de créer une situation un peu humiliante pour une personne en détresse, et ce sans réel motif valable. Il finit par accepter [---].

Une bruyante dispute éclate entre Bob, un homme calme lisant le journal, et Ed, ayant tenté avec insistance d'engager la conversation. "Occupe toi de tes affaires", rétorque Bob, provoquant une nouvelle vague de harcèlement de la part de Ed, qui arrache finalement le journal des mains de Bob. Bob reprend le journal, et les deux hommes sont aux prises l'un avec l'autre quelques instants plus tard. Plusieurs personnes viennent les séparer immédiatement. "Qu'est-ce qui se passe ?", demande Fred. "Est-ce que quelqu'un a vu ce qui s'est passé ?". Plusieurs personnes se mettent à parler en même temps. Fred annonce qu'une réunion des personnes présentes est nécessaire pour résoudre la situation efficacement. Bob, Ed, et plusieurs autres, décrivent ce qui est arrivé, et après beaucoup d'interruptions et de disputes, l'histoire complète est comprise. Des suggestions sont demandées au groupe sur comment gérer la situation entre Bob et Ed. La plupart sont d'accord sur le fait qu'il se faisait harceler, mais les opinions sont divisées sur le fait qu'il ait eu ou non raison d'entrer en conflit avec Ed. Plusieurs affirment avoir été dérangés par Ed par le passé, et quelqu'un suggère de l'exclure. Steve fait la remarque qu'il s'agit de la première fois que Ed a été violent, et que l'exclure est probablement trop drastique. Lucy affirme que Ed a plusieurs fois brisé la règle sur la perturbation des autres. Après beaucoup de discussion, le groupe se met d'accord pour avertir Ed qu'il sera exclu la prochaine fois qu'il est physiquement violent ou qu'il harcèle quelqu'un. Il est estimé que Bob n'aurait pas dû faire escalader la violence, mais qu'il avait été provoqué. Cela mène à une discussion sur la façon de réagir en présence de potentiels incidents violents - Bob aurait pu initier une réunion afin de gérer le harcèlement verbal de Ed avant que la situation ne dérape.

"Laisse-moi tranquille", crie Debbie, "Arrête de me déranger". "Qu'est-ce qui se passe, Debbie ?", demande Mike. "Est-ce que Andrew t'embête ?". "Ça doit faire au moins dix fois que je lui dit d'arrêter de me toucher". Mike va voir Andrew et lui dit que déranger Debbie est contre les règles. "Nous allons devoir faire une réunion et en parler", dit Mike à Andrew, qui grommelle qu'il n'allait rien faire de mal. Les personnes dans la pièce écoutent Debbie, qui dit rageusement "Je suis fatiguée des gars qui touchent les femmes, ça me rend malade. J'ai dit à Andrew de me laisser seule, mais il m'a piégée dans le coin." Mike dit à Andrew que déranger les autres membres est une violation des règles. Andrew accepte de laisser Debbie tranquille dans le futur. "Pas juste moi", lui dit Debbie, "Tu ne peux pas déranger une seule femme ici - tu ne peux pas agripper les femmes." Alors que la réunion impromptue prend fin, Mike explique calmement à Andrew comment parler aux femmes. Plusieurs hommes rejoignent la discussion. "Et arrête de les appeler des gonzzesses", averti Mike. Plusieurs personnes parlent calmement avec Debbie et la réconfortent.

Jim, dont l'exclusion pour s'être battu est toujours effective, entre dans le centre et se dispute brutalement avec Mark, un membre, lui faisant remarquer qu'il ne devrait pas être là. Mark appelle une réunion et les gens commencent à s'asseoir en cercle dans la salle de séjour. Alice, la coordinatrice en roulement, demande à Mark ce qui se passe. "Il n'est pas censé être là" répond Mark, "il a été exclu le mois dernier pour m'avoir lancé des livres." "C'est vrai", répond Alice en se tournant vers Jim. "Si tu veux demander la levée de l'exclusion, viens à la prochaine réunion du centre d'accueil ou d'affaire, mais en attendant, tu n'es pas autorisé ici." "J'ai vraiment envie de revenir", dit Jim "Je suis désolé d'avoir lancé des livres et d'avoir été exclu. Je viendrais à la prochaine réunion. J'espère que les gens me laisseront revenir."

Am Par nos propres moyens de judi chamboulin

Voir des règles brisées n'est pas fréquent, même au MPA. J'ai illustré en détail car cela démontre clairement les qualités uniques de l'organisation. Les membres gèrent réellement la MPA. Même lors de l'étape drastique de l'exclusion d'un membre, la personne exclue voit qu'il ne s'agit pas d'une décision arbitraire prise par quelqu'un qu'elle ne connaît qu'à peine, mais que cela est fait en conséquence directe de ses actions, décidé au sein du groupe. Il n'y a pas d'autorité supérieure, pas une seule personne vers laquelle les membres du groupe peuvent se tourner et dire "Tu prends la décision." Le contrôle des membres serait une mascarade (comme dans les foyers sociaux pour ex-patients par exemple) si cette figure d'autorité existait.

*J'ai été maltraitée en psychiatrie et
médiquée de force et sous menaces.
Les médicaments ont fortement aggravé
mon état de santé, ainsi que les
enfermements dans des unités fermées,
loin de la vie quotidienne, loin des amis,
de la famille, de l'école, coupée de tout.*

*Je crois que d'autres réponses que celles
offertes par la psychiatrie en Belgique
sont possibles. Il y a d'autres réponses,
elles sont moins visibles que ce que
propose la psychiatrie conventionnelle.
Je suis en recherche, en cheminement
depuis des années. Comme je refuse la
médication, je n'ai pas le soutien des
psychiatres. Ils croient que je refuse les
soins, alors que justement, je recherche
de vrais soins.*

LES GARDES CHIENS

Petite conne,
Tu m'inspires avec ta bouille d'ange
Et ton prétendu pouvoir.
Du haut de tes 20 ans, 18 ans à la limite,
Tu t'illusionnes à dompter
Des psychotiques et TIC
Tu te plantes et BANG
Tu t'explores la face
Face à face avec notre réalité.

Et toi grand con,
Du double de mes années;
Ton illusion de pouvoir
Te dégouline du nez
Comme de la merde
De ma bulle de nouveau né.
Je te hurle Grrrrr...
Comme tes aboiements
A nos faces des chiens
Mieux dressés que ta connerie.

Et enfin toi, la grande salope,
Tu jouis d'hurler
Avec tes yeux baissés
Qui traduisent ta virginité
De femme frigide imbaisable.
Tes heures, tes minutes,
Une main de fer dorée
Sur nos cerveaux rêveurs.
Attention!!! Sache que tes heures
Te sont comptées.
Sans nous, tu es le néant.

*

Corinne attendait que le Comité de contrôle environnemental lui envoie une équipe d'inspection des eaux. Elle savait qu'iels étaient déjà venu-e-s à l'hôpital, il s'agissait de ramener les niveaux de qualité d'eau à la normale. Elle n'avait pas pris de douche depuis tellement longtemps que quelques jours de plus ne feraient aucune différence d'ici-là. Le problème, voyez-vous, c'était qu'elle voulait vraiment prendre une douche, mais pas une de celles qui comptent quarante pour cent de formaldéhyde. Elle avait attendu des mois puisque l'eau de son appartement comprenait 116 formes de poisons différents, tous listés dans le manuel de la CIA, qui permet de distinguer qu'il s'agit de poisons nocifs, et non pas de prétendus médicaments. Elle y échappait de justesse à l'heure des repas, les sentant arriver, bien qu'elle était certaine de ne plus transpirer depuis longtemps, elle se lavait les dessous de bras en vitesse. L'une des aides soignantes pointa néanmoins son nez dans sa chambre pour lui annoncer : « Prépare-toi à prendre ta douche ma fille, d'une manière ou d'une autre. » Il était pratiquement 8h30 du soir et la douche se prenait habituellement le matin. Elle supposait qu'elles l'avaient manquée au dîner. Elle espérait à présent de toutes ses forces qu'elles allaient disparaître et l'oublier. Elle était vraiment surprise que cela ne fonctionne pas. L'ensemble de l'équipe apparut à sa porte environ quinze minutes après l'avertissement, service d'ordre compris. Elle devint toute molle. On lui attrapa les quatre membres et quelqu'un-e d'autre lui entourait la tête. « Mais je suis d'accord pour prendre une douche dès que les niveaux d'eau auront passé l'inspection » protesta-t-elle à la débâcle. Son corps mou semblait balayer le sol, seuls les membres raides étaient maintenus vers le haut.

in Zones mortes, Shulamith Firestone,
ed Brook, 2020.
(publié en anglais en 1998)

On la conduisit vers l'une des douches des chambres individuelles, celle où dormait la vieille chouette chinoise qui avait besoin d'un-e infirmier-e 24 heures sur 24. Un tabouret occupait pratiquement tout l'espace de la douche. On la força à s'asseoir, elle était tellement molle devant les caméras que son buste pendait depuis la taille jusqu'au sol, les bras ballants. Leur brutalité s'exprimait joyeusement. (Elle avait toujours remarqué que plus les membres de la sécurité étaient nombreux-ses, plus iels s'amusaient. Peut-être à l'attention d'une hypothétique caméra cachée). Une personne lui savonnait l'entre-jambe, une autre lui lavait les cheveux avec une mousse épaisse. Elle n'avait plus le courage de leur crier que ce savon était pire que l'eau, constitué d'environ quatre-vingt dix-neuf pour cent de produits chimiques. Comment savait-elle tout cela ? C'était simple. Il suffisait de lire l'étiquette du shampoing-douche. Un hôpital du gabarit de Beth Abraham ne conservait-il pas quelque part un peu de savon de la marque *Ivory* datant d'il y a une dizaine d'années ? Le budget était-il si serré qu'il fallait se laver avec l'équivalent d'une serviette en papier bourrée de médicaments et de produits chimiques ?

« Elle est aussi anorexique. Elle ne mange pas, elle a perdu encore davantage de poids depuis son arrivée ici. »

« Comment pourriez-vous le savoir ? Vous ne m'avez jamais vue nue auparavant, ni même pesée » rétorqua Corinne. On la maintenait nue, debout devant la petite foule de soignant-e-s pressé-e-s dans la salle de bain.

« Evelyn Eldred ! », lisait Corinne sur son badge, pointant sa gorge du doigt, « Vous êtes virée ! ». Le visage d'Evelyn se contorsionna, elle sortit plusieurs seringues de sa poche. « Tenez-la » dit-elle, et on la piqua avec un impact maximal sur chacune de ses fesses nues alors qu'elle s'appuyait contre leurs corps.

« Vous avez oublié de me rincer les cheveux », tenta-t-elle dans un dernier sursaut avant qu'elle ne soit tirée de son lit. On attrapa ses longs cheveux emmêlés gorgés de savon, les tirant sur le haut de sa tête, sur le côté, au moyen d'un élastique. La lumière était éblouissante, elle réussit malgré la piqure de sédatifs à demander à quelqu'un-e de l'éteindre. « Éteins-la toi-même », lui répondit une grosse femme noire, l'une des gardes.

Corinne resta étourdie pendant des heures. Ce n'était pas vraiment la douche dont elle avait rêvé. Elle doutait même d'être véritablement propre. Mais elle ne doutait plus désormais de devoir dominer ses peurs et prendre des douches toute seule. Elle ne se laisserait pas traverser de nouveau cette épreuve. Elle ne pensait pas pouvoir le supporter. Et pourquoi l'avoir droguée à la fin lorsque tout était terminé plutôt qu'au début ? Sans doute parce qu'elle avait osé pointer du doigt l'infirmière principale. Par peur des agressions, les patient-e-s étaient traité-e-s comme des lépreuses, la plus petite infraction entraînait une batterie de punitions.

Les jours suivants, Corinne se trainait jusqu'au réfectoire comme une créature blessée. Ses dreadlocks rappelaient au personnel l'épreuve qu'elle venait de traverser. Ses cheveux étaient emmêlés, desséchés par les produits chimiques, elle avait déjà essayé d'obtenir une brosse mais sans succès. Elle ne possédait qu'une petite brosse de poche ou de sac, alors c'était ça ou rien. Elle mettait des heures à se peigner, mèche après mèche, et certaines étaient tellement agrégées qu'elle craignait de devoir les couper, laissant derrière elles un trou béant.

Elle tressa enfin avec fierté une modeste natte. Elle remarqua que ses cheveux n'étaient plus épais et brillants mais fins et clairsemés comme si les produits chimiques avaient brûlé des mèches entières. La coupe de cheveux

de Corinne datait de cette époque, une sorte de coupe au bol, conformément aux exigences de l'hôpital, à la somme requise, et autres problèmes. À ce moment-là, Corinne commença à ressembler à une patiente psychiatrique, et non plus à la femme séduisante qui avait été jetée à l'asile.

Éboulis

On est à l'automne 2017, j'ai quitté Toulouse depuis trois ans pour m'installer à la campagne (ça m'a un peu obligée à lever le pied sur les activités de résistance à la psychiatrie), et je suis enceinte de quatre mois. J'ai le projet d'accoucher dans une maison de naissance, et les sages-femmes qu'on y rencontre sont hyper chouettes, alors, quand elles nous demandent nos antécédents médicaux, mon amoureux et moi on leur livre en toute confiance nos vécus psy. Quelques jours plus tard l'une d'elle me rappelle : « On a évoqué ton dossier avec l'équipe, et en fait il faudrait que tu vois un psychiatre qui te fasse un certificat attestant qu'il n'y a pas de risque pour toi d'accoucher chez nous. »

WHAT THE FUCK???

NAN MAIS OH ÇA VA PAS LA TÊTE?

J'ai pas vu de psychiatre depuis 7 ans! La notion de risque en psychiatrie c'est hyper compliqué! La grossesse et l'accouchement sont des périodes de bouleversement hormonal qui touchent toutes les femmes! Avec la maison de naissance vous voulez affirmer que c'est possible de se passer de gynéco-obstétricien pour mettre un enfant au monde, mais par contre vous vous sentez pas capables d'accompagner les humeurs de la daronne? Mais vous

Bien sûr j'ai pas du tout dit ça au téléphone, j'étais trop sous le choc, j'étais trop penaude, pis j'avais trop envie de pouvoir accoucher là-bas. J'ai dû balbutier trois mots, puis je me suis bravement mise à la recherche d'un psychiatre. Le CMP d'à côté est booké sur les trois prochains mois mais me file le numéro d'un professionnel qui bosse à mi-temps sur l'hôpital et à mi-temps en cabinet. Hyper simple d'exposer ma requête : « *Oui on se connaît pas j'ai fait trois bouffées délirantes je suis enceinte et je veux accoucher dans un lieu où il y a pas de médecin, où les meufs sont tellement sereines qu'elles demandent un certificat, ça joue, on prend rendez-vous?* »

Il y a un blanc d'abord. Puis le professionnel dit : « *Hors de question, mademoiselle. Pour moi il y a risque.* » Vlam. Il dit ça sans avoir aucun détail de mon parcours, ni même m'avoir vue d'ailleurs, j'ai pas la visio hein. Heureusement que mon amoureux il a un grand poitrail parce qu'il fallait être en mesure d'éponger toutes mes larmes.

Le plus drôle, c'est qu'ensuite j'ai eu rendez-vous chez une autre psychiatre qui, avec le même aplomb, la même conviction d'être perspicace, et donc elle aussi en 5 minutes me dit : « *Ah nan mais vous ça se voit que vous êtes pas schizophrène, je vous le fais sans problème votre certificat.* »

J'ai accouché à l'hosto au final, parce que le bébé avait une trop grosse tête. J'ai pas entendu le souffle d'une seule voix pendant le travail ni après, ça m'a presque manqué.

Berge

in

Aujourd'hui encore, quand on traverse des périodes de grand trouble, on doute. Alors qu'on sait. On sait que les effets secondaires nous ont brisé en offrant tellement peu en échange. On sait qu'ils ont nourri la folie au lieu de la contrer. On sait qu'une partie des comportements auto-destructeurs qu'on a eu à l'époque étaient dictés par une volonté de se purger de ça. On sait. Et pourtant, ils arrivent encore à nous faire douter. Quand des genxtes expliquent qu'ils ont besoin de leur traitement, que vraiment c'est essentiel pour eux, je viens pas leur foutre les études sous le nez ou argumenter comment leur vie serait mieux sans. Non. Je respecte leur choix. J'aide mes proches à se souvenir de les prendre. Je ne juge pas. Je ne prétends pas mieux savoir. J'ai juste appris ce qui est bon pour moi. Et j'apprécierais qu'on me rende la politesse. Tout le monde. Tout le monde pense mieux savoir que moi. Et même quand je dis que j'ai failli crever, que ça a failli me tuer, ça ne suffit toujours pas. « C'était sans doute pas la bonne molécule pour toi ». Mais aller vous faire foutre putain... vraiment... j'ai plus l'énergie de tourner ça poliment et joliment et politiquement... Désolé ! J'en ai marre qu'on efface toutes les épreuves qu'on a vécues à cause de merdes de pilules juste parce que personne n'est capable d'envisager un autre possible pour les genxtes comme moi. Alors si tout ce qu'on a à me proposer pour m'aider c'est d'ajuster mon traitement, alors arrêtez de m'aider. Vous ne m'aidez pas. Et toute façon je ne vous avais rien demandé.

Mental time travel



PARTICIPANTS

Alors c'est formidable, le nombre est illimité. On peut entraîner dans l'expérience le petit groupe présent ou une salle de conférence pleine.

SPACE

Des tapis de yoga et des couvertures. Si vous souhaitez créer une projection mentale quasi spectaculaire (avec des bruitages et de la musique par exemple) vous aurez besoin d'un système-son et de micros de bonne qualité.

ROLES

Une personne ou une équipe est chargée de lire le pre-enactment, les autres sont allongés et écoutent.

MATERIAL

Un espace dans lequel on peut s'allonger au sol, sur des tapis. Sa taille dépend de celle du groupe.

PREPARATION

Nous conseillons d'utiliser notre matrice car elle a été composée avec l'aide précieuse d'une hypnotiseuse. En fonction des mondes que vous avez créés, remplacez les références à "la guilde" par des références propres à vos nouveaux mondes. Quelques images évocatrices suffiront. Les "balises" permettent de sécuriser le voyage et d'éviter la tendance au "bad trip". Elles agissent comme les consignes de sécurité des hôtes-ses de l'air. Les adducteurs favorisent l'ancrage et l'immersion dans le monde. Si vous initiez des enfants ou adolescent-es à la Futurologie, adaptez bien le registre et le sujet of course.

DURATION

Environ une demi heure

Cette expérience permet de répondre à une partie de ces questions par la projection mentale. Inspirée de l'hypnose et du rêve éveillé, cette expérience permet aussi de visualiser les mondes et de s'y promener.

PROTOCOL

Rassemblez un groupe. Invitez-le à s'allonger par terre, à se poser sur un tapis de yoga en mousse de plastique ou en laine puis à fermer les yeux. Lisez lui ou faites lui écouter un enregistrement de votre voix, concentrée et calme les invitant à voyager dans le futur. Vous prodiguez des conseils pour se détendre, ouvrir son esprit, visualiser du mieux l'on peut. Puis, vous guidez le voyage par une série de questions. Vous demandez par exemple : "nous sommes arrivé-es dans tel monde ou en telle année, qui êtes vous dans ce monde ? Vous êtes dans la ville. À quoi ressemble-telle ? Où allez vous ? Coimment êtes vous habillé-es et comment vous sentez vous dans ce monde ?".

N'oubliez pas de distribuer quelques consignes de sécurité. Vous pouvez prodiguez des conseils ou inventer des actions complémentaires pour ne pas rester coincé dans le futur, pour avoir envie de rentrer, pour ne pas échanger son corps contre celui de quelqu'un d'autre.

Une fois les mondes créés, on peut les développer à l'infini. En fonction du temps et de l'envie, on en précise les règles de vie en groupe, les institutions, le rapport à la propriété, à l'habitat.

* Renila : Réseau inter-moyaux de la lutte antipsychiatrique
* CNSM : Conférence nationale de santé mentale

En 2009, le Renila* organise une marche des usagers vers Brasília avec des activités politico-culturelles ayant comme mot d'ordre « En défense de la réforme psychiatrique *antimanicomiale* » (Barbosa *et al.*, 2012). Cette marche avait comme principale revendication la réalisation de la 4^e CNSM. Des milliers d'usagers de partout au pays (y compris des militants du MNLA) ont participé à la marche. Des militants-usagers ont été reçus et entendus par le président Lula ainsi que par tous ses ministères, dans une mobilisation qui a réussi à ce que la 4^e CNSM ait lieu, convoquée par décret présidentiel en 2010 (Sistema Único de Saúde [SUS], 2010). Cette Conférence a pour spécificité de s'articuler comme intersectorielle, visant l'arrimage avec les autres champs d'action publique. Elle est le résultat de « 359 conférences municipales et 205 régionales, avec la participation d'environ 1 200 municipalités » (SUS, 2010, p. 7). Son rapport final, censé orienter la politique de santé mentale, est constitué de trois axes principaux : politiques sociales et politiques d'État ; consolidation du réseau de soins psychosociaux et fortification des mouvements sociaux ; droits humains et citoyenneté comme défis éthiques et intersectoriels. Cette manifestation d'usagers, interpellant le pouvoir exécutif dans l'espace public, est un événement important dans l'histoire récente du mouvement.

in F. de la J. et J. de la J., *Parole mentale en mutation*
sur Brésil, Paula Baum Schiappi, *sed*
Praxis de l'université de Montréal, 2020

Le *Mental Patient Union*, ou syndicat de patient.es psychiatriques, est l'une des toutes premières organisations du mouvement moderne des survivant.es de la psychiatrie. Ce syndicat naît d'une grève dans un hôpital de jour londonien, en 1973. « Grève », « syndicat », « autogestion », tous les outils-classiques des luttes de la gauche radicale sont mobilisés. En effet, l'idée d'autogestion ne sort pas de nulle part, il s'agit d'une stratégie calquée sur les luttes de la gauche classique : les luttes ouvrières pour la prise de contrôle et l'autogestion des usines.

Quel que soit le bout par lequel on attaque le problème, le principe de la diversité des tactiques peut aussi s'appliquer aux luttes antipsy. Prises individuellement, aucune stratégie n'est suffisante ni parfaite, mais prises dans une stratégie globale visant l'abolition de la psychiatrie et du monde qui va avec, la diversité des tactiques ne fait qu'augmenter notre force collective. Et l'histoire des luttes contre la psychiatrie est d'une richesse dont on a aucun intérêt de se priver.

La précarité professionnelle et matérielle fait en sorte qu'elles expérimentent une proximité sociale avec les usagers car eux, *a contrario*, ont eu accès à un revenu minimal. D'ailleurs, la lutte pour un réseau psychosocial public non précaire fédère les deux segments.

Cette « relève » militante de travailleuses et travailleurs porte les bannières de la lutte antiasilaire en tissant des alliances avec d'autres mouvements sociaux. À Rio ces alliances se tissent alors notamment avec des collectifs, forums et coalitions de travailleurs de la santé et de la santé mentale organisés contre la privatisation et la précarisation (Martins *et al.*, 2017) ainsi que contre le « néo-hygiénisme » et l'enfermement des différences tels le mouvement de « populations de rue » et la Coalition drogues et droits humains/RJ (Schäppi, 2017). En composant la *roda* militante avec les usagers, en discutant en latéralité et en respect des différences avec ces derniers, l'engagement de la nouvelle génération de militantes-intervenantes est indispensable.

Est-ce que l'agencement entre folie et militantisme serait possible sans l'engagement de certaines à prendre soin du débat et du collectif tout en s'engageant dans sa production ?

Dans les années qui ont suivi notre recherche sur le terrain, la « relève militante » semble avoir investi davantage le mouvement et des nouvelles actions collectives ont été expérimentées. C'est le cas, par exemple, de l'occupation du ministère de la Santé à Brasília, à laquelle plusieurs militants du *núcleo* ont participé (Martins *et al.*, 2017) avec des activistes antiasilaires de tout le pays. L'occupation a eu lieu suite à la nomination à la coordination nationale de santé mentale de l'ancien directeur d'un asile qui a été fermé à cause des conditions atroces auxquelles ses « internés » étaient soumis. L'occupation *Fora Valencius* a duré cent vingt et un jours et a donné visibilité au mouvement sur la scène médiatique nationale.

in Folie et politique, santé mentale en mutation au Brésil, Paula
Brun Schäppi, ed. Presses de l'université de Montréal,
2020

L'« HYGIÈNE MENTALE » A DOMICILE

On sait que le pouvoir met en place progressivement depuis quelques années une nouvelle politique qui tend à sortir la psychiatrie du cadre de l'asile pour la porter dans l'ensemble des institutions sociales et créer un véritable réseau dit de « psychiatrie de secteur ».

Sous prétexte de mieux assurer l'« hygiène mentale » de la population, la psychiatrie étend son empire par de véritables techniciens de la « maladie mentale » (médecins, psychologues, psychanalystes, assistantes sociales, infirmiers).

Leur tâche consiste aussi bien à déceler les premiers signes de déviance avant l'apparition des « troubles graves » (à l'école, sur le lieu de travail, au cours de consultation de médecine générale), mais aussi à « suivre » les patients après l'hospitalisation en travaillant à leur « réintégration sociale » par la prolongation des soins, à domicile s'il le faut.

La psychiatrie acquiert donc une dimension que l'asile seul n'a jamais pu lui donner, celui non seulement d'exclure en enfermant purement et simplement, mais de réprimer en contrôlant l'ensemble des comportements, des attitudes relevant de la « déviance »...

Ainsi, la porte est largement ouverte à l'utilisation policière de la psychiatrie pour résoudre avec le moins de heurts et de bruit possible toute contestation, tout ras-le-bol, tout refus dès qu'il ne cadre plus avec la normalité du travail, de la rentabilité, et de la discipline.

L'opposition croissante de couches sociales de plus en plus larges depuis le grand mouvement de mai 68 donne à cette nouvelle orientation de la psychiatrie un sens encore plus décisif : sa transformation en maillon essentiel de la chaîne des instruments répressifs nécessaires à assurer la survie du système en crise.

Les pionniers de cette « psychiatrie de secteur », ceux qui en ont poussé l'expérimentation le plus loin dans le cadre du XIII^e arrondissement de Paris et qui avaient su devancer les préoccupations du pouvoir dès le milieu des années 50, exprimaient déjà à cette époque cette conception du psychiatre comme collaborateur éclairé des instances les plus répressives.

GiA France, 1977

En situation de débat/colloque/séminaire/rencontre ---- Intervenir si quelqu'une domine la conversation, ou utilise un langage oppressif et des jugements qui font réagir les autres membres du groupe. Ne pas rester indifférent et autoriser le racisme, l'homophobie, le validisme, les préjugés de classe, et autres « ismes » qui feraient que les membres se sentent en danger. Être un.e allié.e. Ne comptez pas sur les personnes qui appartiennent à des groupes ciblés et marginalisés pour éduquer les nouveaux membres aux idées de lutte contre l'oppression. Si quelqu'un.e a besoin d'une mise au point sur la suprématie blanche, et que vous êtes une personne blanche qui avez pris conscience de cette problématique, proposez-lui de travailler ensemble dessus en-dehors de la réunion, et suggérez des ressources sur le sujet.

Encourager chacun.e à définir les problèmes à partir des concepts de « dons dangereux » ou de « mystérieux talents uniques » plutôt que de se percevoir comme défectueux ou malade.

Utiliser un vocabulaire courant et le moins possible de jargon spécialisé.

Réfléchir à la dimension politique des problèmes personnels et reformuler ces problèmes dans le cadre d'une société qui rend fou-folle plutôt que de culpabiliser les personnes qui souffrent.